



Btissam et Adil pourront ensuite se rendre au Consulat du Maroc qui “validera et reconnaitra notre mariage”.

Comptable à mi-temps, Btissam a dû accorder ses obligations professionnelles avec les impératifs de son mariage. “Dans la tradition, la mariée, quinze jours avant son mariage, ne sort plus de la maison hormis le jour du hammam et le jour où elle quitte définitivement le domicile familial, raconte-t-elle. Mais en Belgique, je ne me le permets pas. J’ai travaillé jusqu’à vendredi pour boucler mon travail avant de partir en congé. Je concilie donc traditions marocaines et vie en Belgique. J’essaie de trouver un juste milieu. On est dans une société où les gens deviennent de plus en plus compréhensifs”.

Quelques heures plus tard, c’est dans le décor insoupçonné d’une maison typiquement marocaine de la chaussée de Ninove que Jamila et Btissam vont recevoir à dîner près de 120 femmes à l’occasion de la “Lila Sghera” ou “Petite nuit”. Une dizaine de tables ont été dressées et, dans le fond de la pièce, s’élève un trône blanc et or orné de trois coussins. Peu à peu, les hôtes affluent dans un festin de couleurs et de féminité exaltée : riches tissus, soies, satins ou velours pour les caftans, parures, coiffures et maquillages travaillés.

Un orchestre traditionnel de femmes anime la soirée. On discute, on chante et on danse tandis que Btissam demeure, entourée de quelques proches, dans une petite chambre, à l’abri des regards. “La mariée doit être cachée. C’est la tradition. Personne ne peut voir mon visage. Ça ne me dérange pas. Je peux me reposer”, affirme-t-elle, la mine un peu fatiguée.

Vers 00h15, Btissam fait son entrée dans la salle principale. Totalement recouverte par le “lezar”, elle se dirige vers le trône, précédée de deux demoiselles d’honneur tatouées d’un trait sur le menton et entre les yeux, et qui portent une bougie. La musique se fait plus intense. L’émotion aussi. Assise sur le trône, elle garde les yeux clos, chaque main posée sur un coussin. Tandis qu’une Marocaine immigrée de longue date récite des

“anasheed”, chants religieux, Btissam se lève pour procéder à la tradition du “Hakid lezar”. Doucement, elle échange son “lezar” avec le voile brodé doré que porte sa tante. “La mariée choisit une femme, mariée et non-divorcée, dont elle envie le bonheur et la vie de couple. L’échange de voiles marque le passage au statut de femme mariée. C’est aussi pour que Btissam reste toujours avec son mari”, explique l’une des convives. Btissam, qui s’est rassise sur le trône, demeure immobile, les yeux fermés. Claquements de main, chants religieux scandés, l’émotion emporte l’assistance. Les larmes coulent sous le voile de Btissam. Quelques gouttes de fleur d’oranger sont jetées dans la salle. Btissam regagne sa chambre. On ne la reverra plus ce soir. Ses hôtes, elles, se délectent encore d’un copieux menu oriental – salade de taboulé, beignets, poulet et tajine aux pruneaux.

Samedi, 19h30. Dans un bel hôtel du centre de Bruxelles, les proches de Btissam veillent au grain. Ce soir, c’est le “Dhor” ou “Grande nuit”, l’apothéose du mariage de Btissam et Adil. Au bout du hall d’entrée se dressent deux grandes arcades dorées, invitant les convives, accueillis par un orchestre marocain traditionnel, à rejoindre la salle de réception. Près de 300 femmes sont attendues. Sur les tables sont servis un verre de lait et une date fourrée aux amandes, signes de bienvenue. Une imposante méridienne argentée éblouit de mille feux le fond de la salle. Toute cette magnificence “veut marquer une forme de réussite sociale et économique : l’enjeu est de faire un bon mariage, c’est-à-dire un mariage qui respecte bien les anciens et toute une série de codes qui permettent aux migrants de retrouver leur honneur”, analyse le docteur en anthropologie Jacinthe Mazzocchetti. Il y a aussi parfois des emprunts lourds et des dettes. Mais à ce moment-là, on ne peut surtout pas se permettre de perdre la face, sinon l’honneur est fini”.

En vis-à-vis, dans une salle plus petite, festoieront une petite cinquan-

taine d’hommes proches d’Adil. “C’est typique de la région de Tanger que les hommes et les femmes ne se mélangent pas pendant le mariage, même si ces derniers temps certaines familles organisent des mariages mixtes, renseigne Hajar. Mais Btissam et Adil ont choisi de bien les séparer comme cela les femmes sont plus à l’aise entre elles. Elles peuvent se lâcher car, en général, en la présence des hommes, elles sont plus réservées”. Et de fait, pour cette occasion, tout n’est que faste et appareil : la décoration, rutilante; les caftans, somptueux; les bijoux, clinquants; les coiffures et maquillages, sophistiqués; la musique, tonitruante; et les danses, sensuelles. “Il est très rare que les filles marocaines se marient à l’européenne”, observe Karima, gouvernante, dont l’hôtel organise environ deux mariages traditionnels marocains par mois. “C’est le rêve de toutes les petites filles d’avoir un mariage de princesse”, confirme Hajar. Une princesse qui, selon ses desirs, les moyens de sa famille, le temps et la région du Maroc, change au cours de cette soirée trois à sept fois de robes. “Vouloir une cérémonie qui respecte une série de traditions se situe dans l’interstice : je vis ici même si je n’y trouve pas tout à fait ma place ou si je n’y suis pas tout à fait acceptée, mais je ne renie pas l’autre part de moi-même, marocaine”, expose l’anthropologue. C’est une manière de jongler avec les identités multiples et de faire reconnaître cette part de soi”.

C’est sur le coup de minuit que Btissam, jusqu’alors retirée dans sa suite, se révèle enfin à ses hôtes. Vêtue de la “cheda”, robe traditionnelle tangéroise ornementée d’une parure de dix kilos d’or, de perles et de pierres précieuses, elle traverse la salle, lentement, en musique et au rythme des “youyou”, jusqu’à la méridienne pour une rapide séance photos. Deux heures plus tard, elle réapparaît, au côté de son époux habillé d’une djellaba crème, en magnifique robe de velours bleu roi brodée d’or. L’un et l’autre prennent place dans deux trônes, “Ammaria” pour elle et “Meida” pour lui, élevés par quatre porteurs. Heureux et très

émus, ils saluent les convives. Le temps de danser quelques pas et de poser sur la méridienne pour quelques photos, les voici déjà qui quittent la salle.

Rassasiée d’un méchoui, d’un tajine de poulet, et de fruits frais, l’assistance découvre vers 4h du matin l’ultime robe de Btissam. Cette “Amira” (“robe de princesse”), Btissam l’a choisie blanche et argentée, plus “Mille et une nuits” que jamais.

“J’ai terminé ma mission, glisse, soulagée, Jamila. Pour une maman, il est important que sa fille reste vierge et vive chez elle jusqu’au dernier moment, avant de la confier à son époux”. Btissam, qui a ressenti un vrai “coup de foudre” pour Adil, se souvient : “Dès que les filles atteignent la puberté, on leur martèle de se préserver, mais au bout d’un moment, les parents leur font confiance. Au regard de la religion, on doit se préserver. Mais, au-delà, c’est beau de tout découvrir avec l’homme de sa vie”. Selon Jacinthe Mazzocchetti, “l’idée de la virginité, surtout ce qu’elle représente pour les familles et parfois certaines jeunes filles très croyantes, peut vraiment faire sens”. Pour d’autres, “c’est plutôt une contrainte sur le fil entre ce qu’elles souhaiteraient faire et vivre de leur adolescence et toutes les pressions familiales”. Si cela reste un symbole très important, une question d’honneur, “il y a toutefois beaucoup de dérives : le nombre de reconstructions d’hymens est en explosion dans les centres de planning; et puis il y a toute une série de pratiques sexuelles qui permettent de rester ‘vierge’”.

Dimanche, le soleil pointe déjà le bout de ses rayons lorsque s’achève la fête. Des étoiles plein les yeux, Btissam et Adil s’envolent en lune de miel pour Istanbul, en Turquie. “C’est un pays qui m’a toujours attirée, s’enthousiasme la jeune mariée. J’aime bouger, visiter, découvrir. Et puis, on pourra manger ce que l’on veut car on sait que c’est halal.”